

# L'Action

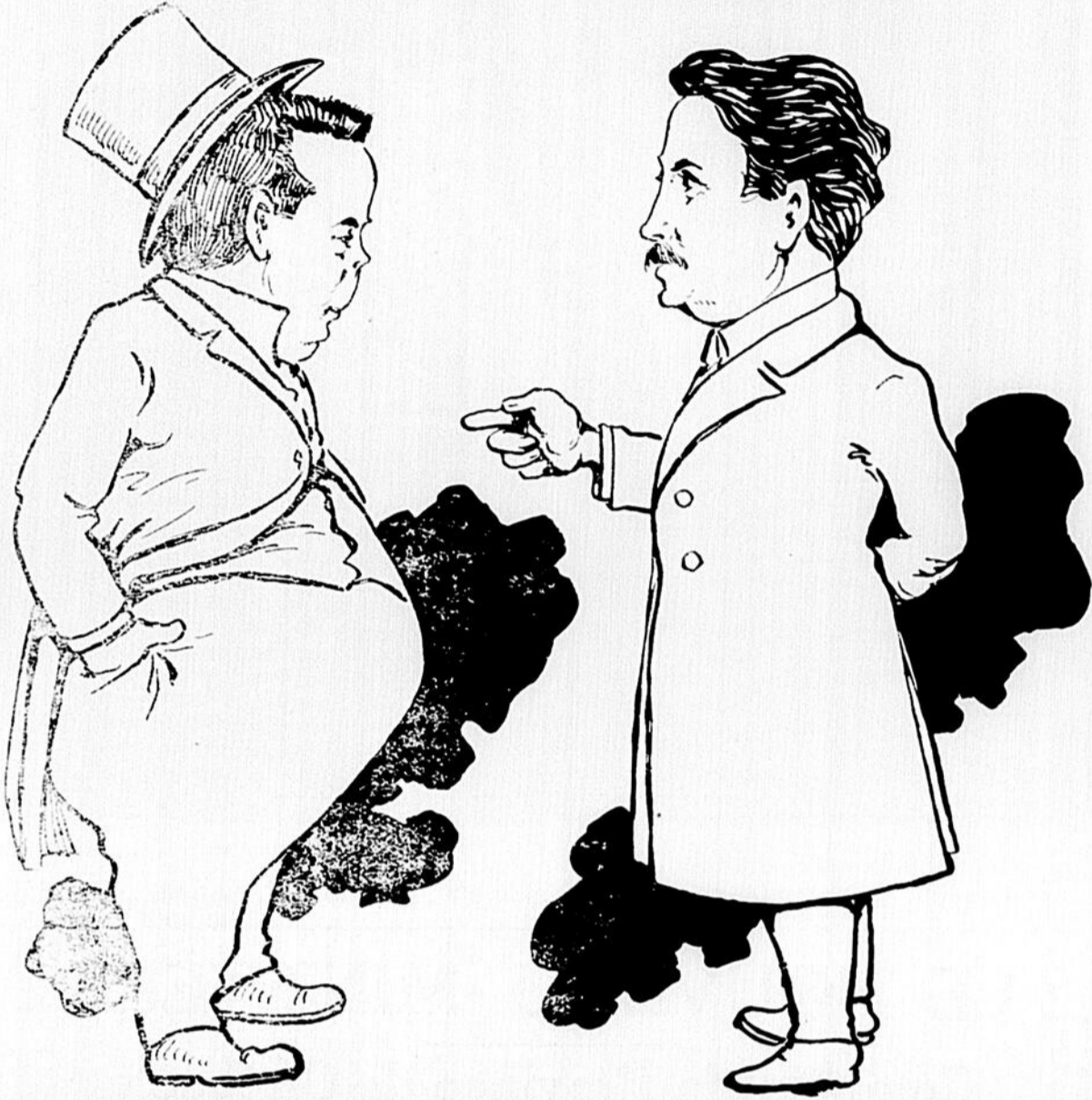
Toumbé dèssus! Escrasas lous! (CYRANO)

LE NUMÉRO : CINQ SOUS  
PAR AN : DEUX DOLLARS

DIRECTEUR :  
**JULES FOURNIER**

MONTREAL  
323, Rue SAINT DENIS, 323  
Téléphone : Est 1678

## EX-MINISTRES



**RODOLPHE.**—Dans tous les cas, les Bleus ne peuvent rien dire contre mon administration du ministère de la Marine.  
**BELAND.**—Et moi, donc ? Ils peuvent faire une enquête sur mon département des Postes !...

## V'LAN !

Pour la première fois depuis trois semaines, on a pu, jeudi soir, voir Asselin tranquille. C'est le sourire aux lèvres qu'il a reçu la nouvelle de sa défaite, avec la meilleure grâce du monde,—en beau joueur. Les mauvais rapports, s'accumulant avec une persistance désespérante, ne lui enlevèrent pas un instant sa bonne humeur. Les défaites ont pourtant coutume de l'affecter davantage, et l'on se rappelle, notamment, que celle de Laflamme, voilà deux ans, l'avait fort peiné. Il est vrai que cette fois-là il se s'agissait pas de lui-même mais d'un ami,—pour lequel il s'était d'ailleurs dévoué plus encore que s'il se fût agi de sa propre lutte.

On lisait jeudi dans la *Presse* : "Sir Wilfrid Laurier est à Québec, aujourd'hui. Comme il est impossible au premier ministre de déroger à la vieille coutume qu'il a prise d'être à chaque élection, le jour du scrutin, dans sa bonne ville de Québec, il ne pourra être à Montréal ce soir, comme nous l'avions donné d'abord à espérer. Cependant sir Wilfrid Laurier sera représenté à la Presse par l'honorable Rodolphe Lemieux, ministre de la marine et des pêcheries, et par les honorables sénateurs Raoul Dandurand, ancien président du Sénat, Alfred Thibaudeau, J.-P.-B. Casgrain et L.-O. David."

Ah ! ils ont voulu aller à la *Presse*, hein ?... Eh bien, ça leur apprendra...

M. Trefflé Berthiaume profite du calme enfin venu pour relire ses classiques. Il disait hier : —Moi, je suis pour Laurier quand même. Comme l'a dit un poète qui n'est pas M. Chapman : "La cause des vainqueurs plut aux dieux, mais celle des vaincus plut à Caton."

Et, se tournant vers son rédacteur en chef, homme cultivé, il déclama le vers d'Horace (?) :

*Victrix causa diis placuit sed victa Catoni.*

La *Presse*, qui avait tout d'abord réclamé M. Laflamme comme un de ses amis, n'a pu nous expliquer encore si M. Laflamme est pour Laurier tout en étant pour Bourassa, ou s'il est pour Bourassa tout en étant pour Laurier. Elle ne nous a pas dit davantage s'il était contre le ministère tout en étant pour la marine et la réciprocité ni s'il était libéral tout en étant nationaliste. Elle incline toutefois à croire qu'il était ministériel en même temps qu'oppositionniste, et franchement pour M. Lapointe sans vouloir être contre M. Asselin.

M. Laflamme, qui est un homme très occupé, n'a certainement pas lu ce que la *Presse* a imprimé là-dessus. Aussi nous faisons-nous un devoir d'amitié de le lui signaler.

M. Berthiaume lui fait vraiment dire trop de bêtises.

Un homme bien estomaqué, tout de même, ç'a dû être M. R.-L. Borden.

Décidément, Rodolphe ne sera pas encore "siré" cette année.

Enfin on va pouvoir faire deux pas rue Saint-Jacques et cinq pas n'importe où ailleurs sans se faire demander : —Et puis, qu'est-ce que vous pensez des élections ?

M. Laurier, la veille du scrutin, était allé, avec quelques ministériels de Québec, en pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré. Mais il paraît que la grande thaumaturge ne faisait pas de miracles ce jour-là.

Les électeurs de Saint-Jacques ont voulu battre Asselin. Pour leur châtiement, ils seront représentés à Ottawa par M. L.-A. Lapointe.

Les ministériels ont fait dans Soulanges une lutte d'enfer.

M. Laurier lui-même y était allé deux fois. M. Rodolphe Lemieux y avait prononcé trois ou quatre discours, on avait inondé le comté, sur les derniers jours, d'orateurs et de cabaleurs ministériels. Enfin, pendant quatre ou cinq semaines, le personnel du Canal de Soulanges s'était augmenté brusquement de quelques centaines d'ouvriers, tous électeurs, payés, la moitié du temps pour ne rien faire et l'autre moitié, pour aller interrompre les orateurs oppositionnistes dans les assemblées publiques...

Après tout cela, Soulanges — qui jusqu'aux élections de 1908 n'avait jamais donné moins de deux cents voix au ministère — a élu cette fois-ci M. Laurier par 135.

Lundi passé, M. Rodolphe Lemieux parlait à Côteau-du-Lac.

Événement annoncé la veille à toutes les portes d'églises, par les soins de l'organisation ministérielle, et qui devait, croyait-on, rassembler une multitude immense... Dès trois heures précises, lundi, M. Lemieux arrivait au lieu de la réunion, dans un somptueux auto. Hélas ! hélas ! c'est à peine si deux cents personnes s'étaient rendues pour l'entendre.

Il y en avait exactement 163—bien comptées,— dont au moins un tiers de femmes et d'enfants.

Quand on a du prestige, voyez-vous...

Dans la bonne ville de Nicolet, il en était arrivé une meilleure encore à M. Charles Devlin, quelque deux semaines plus tôt.

Pour l'information de nos lecteurs de la ville, nous rappellerons ici que M. Charles Devlin est ministre : il fait partie du cabinet provincial.

Or donc, vers le 8 ou le 10 septembre, M. Charles Devlin, ministre provincial,

avait fait convoquer à Nicolet "une assemblée monstre" à laquelle il devait porter la parole.

A l'heure dite, il porta la parole en effet... devant soixante-seize personnes (le *Canada* disait le lendemain trois mille, mais n'importe).

La réunion terminée, il n'eut rien de plus pressé que de prendre à part les "organiseurs" pour leur chanter pouilles. Il leur dit qu'ils étaient des imbéciles, des fous, des brutes, bref les accabla de toutes les pires injures. Il ne les traita pas de nationalistes, et ce fut tout juste.

Que les temps sont changés ! TROIS MINISTRES ELUS, annonçait triomphalement le bulletin du *Canada*, hier matin.

Trois sur douze ! C'est un succès ! On comprend l'étonnement du confère : il se figurait sans doute que la marine les ferait tous battre.

Jeudi midi, un de nos amis rencontre, rue Saint-Jacques, un ministériel acharné. —Tu as l'air bien triste ? lui demande ce dernier.

—Hélas ! fait l'autre avec un grand soupir... Hélas ! encore une demi-journée à passer dans l'opposition !...

Gageons qu'il ne croyait pas dire si vrai. M. Ethier (des Deux-Montagnes) ne sera pas encore juge cette année.

M. Rivet non plus, d'ailleurs. C'est bien dommage pour la magistrature.

Voilà tout de même Rodolphe Lemieux bien avancé. Il n'aura même pas les trente deniers.

Cause et effet. "Sifflé, hué, conquis comme il le méritait, le grand insulteur ne dut la vie qu'à la protection de quelques citoyens."

Qui parle ainsi ? Un gibier de prison, un bandit, un coupe-jarret ? Un tueur du Bord de l'Eau ?...

Pas du tout. C'est tout simplement un rédacteur du *Canada* racontant la dernière visite de M. Bourassa à Saint-Hyacinthe.

Ce garçon, dans le commerce ordinaire de la vie, est doux, poli, charmant même. Il ne ferait pas de mal à une mouche. Vous le jetez dans la politique et du coup le voilà fou furieux.

Sous ce titre significatif : VOX POPULI, on lisait dans la *Vigie*, la veille du scrutin :

"On peut dire que tout ce qu'il y a de nationalistes, à Québec, s'était porté hier à Beauport, dans la vague attente d'une sensation quelconque que faisait pressentir la fanfaronnade de M. L.-P. Pelletier.

"Devant les forces imposantes qui entouraient sir Wilfrid Laurier, ils sont restés atterrés, muets et impuissants. C'est l'image de ce qui se passera aujourd'hui dans tout le pays. Le gouvernement a pour lui le nombre, et c'est ce qui compte au poll."

Tu parles si pour une fois Barthe a prévu juste !

Le F. : Gustave Boyer, au dire du *Canada*, se déclare prêt à s'en rapporter, quant à son "cas de conscience" (sic), "au jugement de son évêque."

Le F. : Gustave n'était pas si "catholique" lorsqu'il arborait devant la loge le tablier en peau de cochon.

Voilà deux longs jours que Graindorge n'a pas montré sa tête sympathique à la fenêtre. Aurait-il disparu lui aussi dans la tourmente ?

Saviez-vous qu'il fût aussi, dans *Chantecler*, question de M. Mousseau, député de Soulanges ? Un lecteur nous envoie cette découverte :

LE DINDON, au fond. Mesdames, le grand Paon...

LE PAON, modestement. Le Surpaon, qui surprend. LE ...

...Va nous faire la rouet... A nos vœux il se [rend...]

LE PAON, s'apprêtant à faire la roue. Mon Dieu, je suis — talent qui s'ajoute à ma [liste! —]

Nonchalamment. Dirai-je artificier ? LA PINTADE, effervescente. Oui ! LE PAON.

Non. Pyrobaliste ! Car ils sont moins cuprins, frasins et smaragdins, Les ruggièresques feux des citadins jardins, Quand pleuvent les ciels quatorze-juillettistes, Capitale ! les capitules d'améthystes Des chandelles dodécagynes...

CHANTECLER *Surpeju!*

LE PAON. ...Que j'ose dire, mesdames, lorsque je...

LA FAISANE *Ah! j'ai compris le dernier mot!*

LE PAON. *Je, dis-je, éploie l'éventaire-éventail, l'écrin-écran...*

On entend un cri d'admiration. *Ah!*

CHANTECLER *L'Oie!*

LE PAON. *Sur quoi j'offre au rayon qui rosit le roseau Tous ces joyeux joyaux!*

CHANTECLER *Ah! quel oiseau oiseau!*

Il n'y a pas à dire, mes amis, quand M. Rostand écrivit ces vers il ne devait pas avoir en vue le Paon seulement. Il pensait sûrement au mirlicoquentieux et sapoverbantique Octave.

A la place de M. Laflamme, nous n'hésiterions pas. Nous prendrions tout de suite une action de dix mille piastre contre la *Presse*.

A lire les comptes-rendus que publie ce journal de prétendus discours et de prétendues interviews de M. Laflamme,—discours et interviews inventés de toutes pièces par la comédie pour avancer les intérêts du ministère,—on s'imaginerait franchement que M. Laflamme s'attribuait dans la dernière lutte une importance de tout premier plan. A l'en croire, M. Laflamme, sans le dire expressément, se figurait que de chacune de ses paroles dépendait l'issue de la campagne dans les 216 comtés du Canada ; qu'il se retenait soigneusement de souffler, de peur de déranger tout à coup l'équilibre de la balance avant le 21 septembre et de priver ainsi les électeurs de leur droit "inaliénable et sacré"...

Il n'est pas possible de ridiculiser plus complètement un honnête homme. Nous nous demandons ce que M. Laflamme a bien pu faire au père Berthiaume pour s'attirer pareille avanie.

Le *Canada* avoue qu'il a été surpris de la défaite d'hier. *L'Action* la lui avait pourtant bien prédite.

Où sont les ballons ? De la *Presse* de jeudi :

"...Mais plus tard, lorsque la situation se dessinera mieux, un autre feu de Bengale, rouge ou bleu, suivant le cas, sera allumé qui prendra les proportions d'un véritable embrasement de l'atmosphère, pouvant être vu par toute la ville, si le temps est beau, et qui durera une demi-heure. Cet embrasement aura lieu lorsqu'on sera certain d'une victoire définitive."

"Ce n'est pas tout encore. Toute une série de ballons en couleurs, lancés du toit de la *Presse*, pourra renseigner les citoyens de Montréal sur le résultat de l'élection."

"A mesure que les nouvelles progresseront, trois gros ballons de quinze pieds de hauteur s'élèveront dans les airs, comme suit : rouges, si le scrutin est favorable à Laurier ; bleus, s'il est favorable à Borden."

"Et puis successivement, une infinité de petits ballons rouges, ou bleus, suivant le cas, à mesure que la victoire, d'un côté ou de l'autre, se dessinera mieux."

"Enfin, dans le cas de la victoire définitive de Laurier, toute une série de petits ballons tricolores seront lancés dans les airs."

C'est curieux, mais personne, jeudi soir, n'a vu le feu de Bengale. Personne non plus n'a vu "les trois gros ballons." La *Presse* les a gardés pour une autre fois—avec "toute la série des petits ballons tricolores."

LA GRANDE VENDUE.

Dans le comté de Charlevoix, un adversaire reprochait à M. Cannon sa jeunesse. —Tant mieux ! dit un vieil électeur, on le gardera plus longtemps.—De la *Vigie*.

Soulanges. Simple problème pour les électeurs de ce comté :

—Si M. Laurier, premier-ministre du Canada, mérite 135 voix de majorité, combien M. Mousseau, actuellement député à Québec, pourra-t-il bien en mériter aux prochaines élections provinciales ?

C'est un véritable orage qui a soufflé jeudi sur le parti libéral, d'un bout à l'autre du Canada.

Dans Soulanges, pourtant, M. Laurier s'est trouvé momentanément à l'abri.

M. Mousseau, député de ce comté à Québec, lui avait passé pour la circonstance son fameux parapluie—vous savez bien, le "parapluie des convenances"...

# Le Bloc est rompu

## Le scrutin de jeudi et le vote canadien-français

Pour la première fois depuis 1893, les Canadiens français, au scrutin d'avant-hier, se sont raisonnablement partagés entre les deux partis en présence.

Aux élections générales de 1908, notamment, — pour ne parler que de celles-là, — l'opposition, sur les soixante-cinq comtés de la Province de Québec, en avait remporté onze. Encore, sur ces onze, en comptait-on cinq en grande majorité anglais. — De sorte que, dans tout le Québec, il s'était trouvé à peine six comtés canadiens français pour voter contre M. Laurier...

Dans les autres provinces, la population de langue française n'avait pas été moins unanime en faveur du ministère. Sur les douze circonscriptions de l'Ontario, par exemple, où les Canadiens français comptent le plus par le nombre, combien croyez-vous que M. Laurier en avait remporté? Toutes les douze, ni plus ni moins.

De même, sur les douze comtés des Provinces Maritimes où notre influence numérique est le plus marquée, onze s'étaient prononcés en faveur "du grand compatriote" (cf la Presse).

En résumé, il y avait eu contre M. Laurier:

Sur tous les comtés canadiens-français de la Province de Québec... 6 comtés

Sur les vingt-quatre comtés les plus importants, au point de vue canadien-français, de l'Ontario et des Provinces Maritimes... 1 comté

Cette année, nos compatriotes, tout en restant en forte majorité favorables au ministère, ont cessé de faire bloc comme par le passé.

Il suffit pour s'en convaincre d'analyser rapidement les résultats qui nous sont parvenus jusqu'ici.

Dans la Province de Québec, d'abord, on annonce la victoire de vingt-six opposiionnistes. Si de ce chiffre vous retranchez le nombre des circonscriptions conservatrices anglaises, il vous reste encore vingt comtés canadiens-français qui malgré tous les appels au préjugé de race ont cru devoir se séparer cette fois de M. Laurier.

Veut-on savoir maintenant comment s'est partagé le vote canadien-français des autres provinces, on n'a qu'à jeter un coup d'oeil sur les tableaux suivants.

Sur les douze principaux comtés canadiens-français de l'Ontario, sept ont voté pour les libéraux et cinq pour les conservateurs:

### LIBÉRAUX

	Population de langue française	Population totale	Proportion
PRESCOTT	19,190	27,935	70 p. c.
RUSSELL	17,522	57,640	33 p. c.
GLENGARRY	7,219	22,131	32 p. c.
ALGOMA	4,990	63,850	8 p. c.
KENT	4,283	31,866	13 p. c.
ESSEX-SUD	4,177	25,326	16 p. c.
RENFREW-SUD	3,106	27,676	12 p. c.

### CONSERVATEURS

	Population de langue française	Population totale	Proportion
OTTAWA	19,027	57,640	33 p. c.
NIPISSING	15,384	36,551	42 p. c.
ESSEX-NORD	13,208	33,418	40 p. c.
CORNWALL-STORMONT	7,004	27,042	25 p. c.
SIMCOE-EST	4,950	39,277	12 p. c.

Dans les Provinces-Maritimes, le vote canadien est resté un peu plus "solide" en

faveur du ministère:

### LIBÉRAUX

	Population de langue française	Population totale	Proportion
GLOUCESTER, N.-B.	22,599	27,936	81 p. c.
WESTMORELAND, N.-B.	15,072	42,060	36 p. c.
VICTORIA, N.-B.	13,380	21,136	63 p. c.
YARMOUTH, N.-E.	8,411	22,869	37 p. c.
NORTHUMBERLAND, N.-B.	5,506	28,543	19 p. c.
RESTIGOUCHE, N.-B.	4,640	10,586	44 p. c.
INVERNESS, N.-E.	4,328	24,353	18 p. c.
ANTIGONISH, N.-E.	2,364	13,617	17 p. c.

### CONSERVATEURS

	Population de langue française	Population totale	Proportion
KENT, N.-B.	16,068	23,958	67 p. c.
PRINCE, I.-P.-E.	9,547	40,069	23 p. c.
DIGBY, N.-E.	8,049	20,322	40 p. c.

C'est-à-dire que sur les vingt-quatre comtés des autres provinces où nous comptons le plus par le nombre, l'opposition en a obtenu huit et le ministère seize.

Ce n'est pas encore l'indépendance absolue, surtout en face du résultat général du pays, mais enfin c'est infiniment mieux qu'en 1908. Le scrutin du 21 septembre, dans l'ensemble, saura prouver à nos concitoyens d'autre origine que le préjugé de

race ne tient plus chez nous la place qu'il a tenue si longtemps.

Nous nous en réjouissons sincèrement, pour notre part, indépendamment de toute préoccupation de parti. On ne peut en effet se demander sans inquiétude ce qui nous serait arrivé si cette année encore, comme en 1908, la race canadienne-française eût formé bloc une fois de plus autour de M. Laurier, pour le seul souci d'appuyer un "compatriote"...

# LA FOLIE DU POUVOIR

Dessin de C. Léandre.



—Dieu ! mon mari est fou !

—Le coup de chapeau, tout est là !... Cartier, Macdonald, Laurier... et moi !..

## LE NOUVEAU MINISTÈRE

### Comment la Province de Québec y sera-t-elle représentée ?

Un homme bien embarrassé, par le temps qui court, c'est, paraît-il, M. R.-L. Borden. Il s'agit pour lui de former un ministère. Qui appellera-t-il à ses côtés dans les conseils de la nation ?

Pour ce qui regarde la représentation des provinces anglaises, ce problème lui sera relativement facile à résoudre. Mais quels seront les ministres du Québec ?

Le Star répondait hier soir à cette question en citant les trois noms de MM. Doherty, Ames et Perley. Une telle solution n'aurait qu'un défaut: celui de refuser à l'élément canadien-français toute représentation dans le cabinet. Nous aimons à croire que l'idée ne s'en est seulement pas présentée un seul instant à M. Borden.

Le nouveau premier-ministre ne voudra certainement pas manquer de consulter, avant d'établir la représentation de Québec dans le cabinet, les députés de l'opposition à qui cette province vient d'accorder sa confiance.

La simple équité le lui commande, et non moins son intérêt.

Il ne faut, en effet, pas perdre de vue que les Canadiens français, aux élections qui viennent de se terminer, n'ont pas donné moins de vingt et quelques sièges aux adversaires du ministère.

On a pu leur reprocher sans doute avec quelque raison, dans le passé, de faire bloc un peu trop étroitement autour de leur "compatriote" Laurier, encore que, dans le même temps, certaines provinces anglaises — par exemple la Nouvelle-Ecosse — votaient elles aussi en bloc pour le même homme.

Mais cette année la situation est bien différente.

Malgré la campagne infâme menée par la Presse et ses pareilles, malgré tous les appels au préjugé de race, on a pu voir en effet, au cours de la lutte qui vient de finir, les Canadiens français se partager presque moitié par moitié entre les deux partis en présence.

Ce serait donc, pour M. Borden, une grande injustice à commettre à leur endroit que de vouloir aujourd'hui gouverner sans eux et malgré eux.

Ce serait de plus une lourde faute.

Les deux élections de Gaspé et de Chicoutimi terminées, les contestations de Soulanges, de Deux-Montagnes, de Saint-Hyacinthe, de Bagot une fois décidées, les Canadiens français compteront au Parlement, du côté ministériel, au moins 30 députés. Un revirement de 30, cela fait 60 de déplacement.

Or, la majorité de M. Borden, tout compte fait, ne dépassera guère 45.

On peut d'avance se le tenir pour dit, aucun ministère ne pourra se maintenir qui voudra gouverner sans les Canadiens français.

Mais encore une fois — faut-il le répéter? — nous ne voulons voir dans la nouvelle publiée hier par le Star qu'un innombrable canard.

M. Borden est certainement trop intelligent et trop avisé pour avoir seulement jamais rêvé pareille combinaison...

Il s'empressera dès demain d'inviter à ses côtés quelques-uns de nos compatriotes et, tout le premier, l'admirable député de Jacques-Cartier, M. Monk.

Il s'est trouvé des gens, même parmi nos amis, pour blâmer André Fauteux à l'occasion de cette fameuse erreur. Nous ne partageons pas leur sentiment. M. Fauteux a été victime d'un accident pur et simple, comme de marcher sur une pelure d'orange ou de se faire écraser par un tramway. La même chose eût pu arriver tout aussi bien au premier avocat du pays, au ministre de la justice lui-même.

On ne saurait, pour être équitable, lui en tenir le moindre compte. On peut trouver la chose malheureuse, regrettable, mais il n'y a pas à s'en prendre à qui que ce soit—si ce n'est au fonctionnaire sans vergogne qui a sauté sur ce misérable prétexte pour sauver M. Ethier d'une défaite certaine.

Il y aura bien encore quelques avocats—d'ailleurs pas tous procéduriers de génie—pour continuer à soutenir le contraire en se rengorgeant dans leur prétendue supériorité, mais la masse du public, avec son gros bon sens, pensera comme nous.

Et quant aux nationalistes, ils se rappelleront que M. Fauteux a fait dans Deux-Montagnes, cette année, l'une des plus admirables luttes qui se soient vues dans le pays. Par sa bravoure, son éloquence, sa distinction d'esprit et sa noblesse de caractère, André Fauteux s'est classé depuis longtemps au premier rang par-

mi les hommes de sa génération. Il y en a peut-être entre ceux-ci qui valent autant, il n'y en a pas qui valent mieux.

Au lieu de vouloir lui faire porter le poids de leur mauvaise humeur, les petits avocats grincheux de la rue Saint-Jacques—s'ils ont vraiment d'autre objet en le blâmant que de se décerner à eux-mêmes un certificat de hautes capacités—feraient mieux de déplorer comme un simple et pur accident la fameuse erreur, en s'associant avec M. Fauteux dans l'espoir d'une revanche prochaine.

Tout le monde ne peut pas, comme notre ami L'Espérance (de Montmagny), se mettre un ministre sous la dent pour son dîner.

M. Paul-Emile Lamarche, lui, s'est contenté de battre le docteur Turcotte en renversant une majorité ministérielle de 900—en dépit d'ailleurs du défunt ministre de la Marine, M. Rodolphe Lemieux, et de M. Charles Devlin, ministre à Québec.

Définitions de la Presse (d'après Victor Hugo):

"C'est la honte à l'état de prodige."

Ce que la tabagie va être grande, à cette heure!

# LE LIT

Qu'il soit encourtiné de brocart ou de serge,  
Triste comme une tombe ou joyeux comme un nid,  
C'est là que l'homme naît, se repose et s'unit,  
Enfant, époux, vieillard, aïeule, femme ou vierge.

Funèbre ou nuptial, que l'eau sainte l'asperge  
Sous le noir crucifix ou le rameau béni,  
C'est là que tout commence et là que tout finit,  
De la première aurore au feu du dernier cierge.

Humble, rustique et clos, ou fier du pavillon  
Triomphalement peint d'or et de vermillon,  
Qu'il soit de chêne brut, de cyprès ou d'érable;

Heureux qui peut dormir sans peur et sans remords  
Dans le lit paternel, massif et vénérable,  
Où tous les siens sont nés aussi bien qu'ils sont morts.

Les Trophées.

José-Maria de Heredia.

# LE DUEL

Je ne veux pas m'étendre sur le duel. Non chrétien, j'en parlerais autrement que les philosophes et les légistes. Je le considérerais comme le dernier rempart de l'individu dans une société démocratique, c'est-à-dire impolie et pleine de méchants personnages qui oseraient tout contre tout le monde, si l'on n'avait à leur montrer la gueule du pistolet. Il faut quelque chose qui puisse intimider le tribun, l'avocat, le libelliste, et cent autres espèces. Quoi! je demeurerais sans défense contre qui aura la langue mieux pendue ou le bras plus robuste? Il faut que je plaide pour obtenir une réparation dérisoire ou qui même me sera refusée? Ne l'espérez point d'une âme un peu noble, à moins que la foi religieuse ne l'aide à contenir son juste ressentiment. Je dis plus, ne le désirez point. L'habitude que les honnêtes gens prendraient de se laisser traîner dans la boue tournerait toute au profit des coquins. — Qu'importe, dit *Un Tel*, qui s'est élevé par degrés et publiquement au rang des drôles les plus authentiques, qu'importe la mémoire cent fois rafraîchie de mon itinéraire? Il y a plus diffamé que moi, et c'est le plus honnête homme de France!

Il n'est pas bon qu'*Un Tel* puisse raisonner ainsi.

Que le chrétien endosse encore cette avance de la vie publique, qu'il subisse ces ignominies d'autant plus fréquentes et violentes que l'on sait qu'il ne les châtiera pas: il le faut bien. Il ne peut demander réparation, il pourrait avoir tort de demander justice. De quel droit parles-tu? Qui t'a rendu si hardi de défendre tes superstitions? Pourquoi fais-tu la guerre, homme de paix? Va te cacher dans ta sacristie!...

Mais je ne saurais dire à quel point j'admire ces fanfarons de la Libre-Pensée, qui ne croient point en Dieu, qui font entre eux assaut de gentillesse impies, qui se moquent à plume que veux-tu des crédulités chrétiennes, qui ne veulent pas du tout convenir que le duel soit crime, et qui, s'étant rendus sur le pré, en reviennent intacts, après avoir brûlé leur poudre aux moineaux.

Qu'alliez-vous faire là? C'est à toi que je m'adresse, Jean Farine, qui, retroussant ta moustache et raffermissant ton cœur, es venu comme un beau Rodrigue provoquer don Scapin?

—Don Scapin, dit Jean Farine, avait contesté mon indépendance et sifflé mes alexandrins. Pour attester au monde entier que je sais garder ma foi politique et que je m'entends à fabriquer les vers, j'ai voulu tuer don Scapin. Ainsi l'exigeait l'honneur.

—Scapin est-il mort?

—Non; mais j'ai tiré sur lui. Le coup a fait un bruit horrible. On a entendu la balle. Quelles émotions! Tous les journaux en parlent. Voilà mon indépendance démontrée et mes vers vengés; l'honneur est satisfait.

—Et toi, Scapin, mon gentilhomme, que dit ton honneur?

—Satisfait. Jean Farine est un brave. Je l'avais traité de bélître et d'oison qui ne faisait des vers que pour être traînés sur leur douze pattes dans les pâturages du budget. Mais, du moment qu'il tire des coups de pistolet, je l'estime galant homme, bon citoyen, et l'un des princes de la poésie à douze pieds.

—Ainsi, tu retires ta première opinion?

—Nullement! Je la maintiens; mais je déclare qu'il y a eu malentendu.

—Ailleurs que sur le terrain, aurais-tu déclaré ce malentendu?

—Jamais! L'honneur ne l'eût pas permis.

—Quel honneur?

—Le mien. Pour le mettre à couvert, il fallait le coup de pistolet de Jean Farine.

—Et si le pistolet de Jean Farine avait raté, et si l'honneur de Scapin s'était trouvé mal couvert, qu'aurait exigé l'honneur de Jean Farine?

—Que Scapin tirât à son tour et Jean Farine une seconde fois.

—C'eût été plus beau! Scapin.

—C'eût été plus long. Jean Farine et moi nous avons des affaires, nous sommes des travailleurs. Pourquoi deux coups de pistolet quand l'honneur n'en exige qu'un seul? Fallait-il se faire du mal? Que voulait-on? Satisfaire l'honneur. L'honneur est satisfait.

Questionnez tant qu'il vous plaira ces raffinés, Scapin et Jean Farine, ils ne sortiront pas de là. L'honneur est satisfait! Quelle satisfaction? quel honneur? L'on vous dit que l'honneur est satisfait! Les témoins le déclarent, le signent, le mettent dans les journaux. Ils sont compétents, sans doute!

Les témoins, gens connus, gens de cœur: Grippe-Soleil et Mascarille pour Scapin, Arcas et Thérémène pour Jean Farine.

O merveilleuse adresse de Jean Farine, coup double étonnant! Il ne blesse personne, il rétablit sa gloire chancelante, il restaure son honneur éclopé. Voilà de ces prouesses que ne faisaient point Bayard ni Corneille. Et Scapin, la fleur de la chevalerie, peut, sans se déjuger aucunement, lui dire: Jean Farine, noble cœur! je t'ai traité de sot et de bélître: si tu le prends à la lettre, tu me fais tort; ne crois pas que je manque d'estime pour toi!

On porte sur le terrain un honneur à reprendre, dit-on; on se plante à vingt-cinq pas, on s'ajuste bien ou mal. Pan! On revient sur ses jambes avec un honneur tout neuf.

On abime un pauvre diable, on le pince, on le mord, on le déchire jusqu'à l'obliger de faire peur! Il a des tranches terribles, il écrit son testament, il se voit déjà couché dans le cercueil. Pour rien au monde on ne voudrait lui faire la moindre excuse; mais lorsqu'enfin il a manifesté l'intention de risquer sa vie, on lui dit: vous êtes galant homme, et vous mettez bien l'orthographe. Et l'honneur est satisfait!

Il est avec l'honneur des accommodements! [ments!]

Encore que ces duels de gens de lettres se passent à peu près comme chez Barbin, et que peu de mauvais coups y soient donnés, sauf en de rares rencontres, par des maladroits ou par des experts, il ne faut pas croire que nos héros y aillent sans réflexion, mettant leur honneur à la lessive comme un linge qu'on a porté dans l'ardeur du travail ou du combat. Toute tache d'encre ne les trouve pas également susceptibles, et ils prennent fort différemment l'éclaboussure, selon que l'un ou l'autre la fait.

Le fameux Mollassier, si pompeux, si pesant, si inculte, avait entrepris de me réduire. Il voulait toucher des questions importantes qu'il ne connaissait pas, abroger certains faits de l'histoire, voire certains articles de foi, et que mon argumentation respectât la sienne, qui ne respectait ni l'Église, ni les documents authentiques, ni le bon sens, ni la grammaire. Nous ne pouvions nous entendre. Il me demanda mon âge et m'offrit sa vie. Je le priai de considérer, premièrement, que je n'avais pas le droit de le tuer; secondement, que ce n'était pas mon intérêt. Mon intérêt, d'accord avec mon devoir, était au contraire de le conserver pour le siffler plus longtemps et faire entrer à coups de sifflets, s'il était possible, la lumière dans son esprit. — Or, comment vous sifflerais-je, Mollassier, si j'étais mort? et comment vous pourrais-je éclairer si je vous avais tué? Il se trouvait sans syllogisme devant ce raisonnement si juste, et il s'emportait. — Quoi! vous n'êtes pas dévot, et vous vous emportez! Il cria que je n'étais pas Français. Je lui prouvai, Vaugelas à la main, que j'étais plus Français que lui. Il ira en'en vain j'aurais ma défaillance sous le manteau de la religion, qu'il saurait bien enfin me tirer du sang. J'attendais, sifflant toujours; et il ne venait pas.

Mais voilà que dans le fort de cette querelle et dans le feu de cette bravoure, il survint à Mollassier une querelle avec le jeune Poilauvent, rédacteur en chef du journal qui lui disputait son public et ses annonces. Poilauvent se voulait poser, mordait comme un diable, disait à ce pauvre Mollassier toutes les pires injures. Il le traitait de lard, de couard, de vieux bric-à-brac empoisonné, d'homme d'affaires, d'affidé aux heureux de ce monde, d'abuser du peuple, de jésuite. Oui! il allait si loin, ce terrible jeune Poilauvent. Et que fit Mollassier? Il ne bougea non plus qu'un moëllon, se renferma dans sa dignité, cessa d'entendre, ne feignit même pas de vouloir exposer ses jours, — et continua de me demander raison.

Plus Poilauvent le daubait, plus Mollassier prétendait de sa folle valeur embellir sa gazette. Seulement, c'est à moi qu'il voulait tirer du sang, ou de ma main qu'il voulait recevoir la mort. Il ne tira de moi que de l'encre, et je persistai à lui laisser la vie. Comme il a depuis trouvé une bonne place, je pense qu'il est aussi content que moi de cet arrangement.

Louis Veillot.

Les Odeurs de Paris.

(Loyalavertissement)

DANGER!

## NOS RÉCLAMES

Mon cousin Héliodore est un de ces types qui se froissent pour un rien, et même pour moins encore. Hier, je l'ai rencontré près du Palais de Justice et il était dans une colère bleue (lui pourtant si libéral). Je lui demandai la raison de son ire: — Imagine-toi, me dit-il, que je viens d'entrer dans ce sale trou (montrant une vague buvette) pour m'y rafraîchir et que ces gens n'ont pu me donner du ginger ale Frisco, la seule boisson rafraîchissante que je me permette. Ils m'ont offert pour excuse qu'ils en vendaient trop et se trouvaient à court. C'est dégoûtant — Allons, lui dis-je, fais comme moi et commande directement ton ginger ale chez Jules Durand, à la Frisco Soda Water Co., 392 rue Saint-Dominique; téléphone Est 2297.

Icare, patron des aviateurs, vit la cire de ses ailes fondre au soleil quand il voulut planer trop haut. Son papa, M. Dédale, l'avait pourtant bien prévenu, mais il est des gens qui ne veulent jamais écouter les conseils qu'on leur donne. Si vous m'en voulez croire, vous n'oublierez pas celui que je vous offre ici gratuitement: Quand vous voudrez négocier l'achat ou la vente d'immeubles, vous ne manquerez pas d'aller voir notre ami J.-B.-D. Légaré, le courtier d'immeubles à qui rien n'est inconnu. Qu'il s'agisse d'acheter ou de vendre, soyez persuadé que Légaré saura vous conseiller à son tour avantageusement. Bureaux, 11 rue Saint-Jacques; téléphone Main 6629.

J'eus occasion l'autre jour de passer devant la maison de mon ami, le chef de la maison militaire du gouverneur, et comme j'aurais craint qu'il ne fût froissé si je n'étais entré, je lui fis passer ma carte et j'engageai la conversation avec sa femme. Une brunette tout à fait agréable. Celle-ci me parla de mille choses, et surtout de son ménage d'automne, qu'elle est en train de terminer. Elle me montra ses nouveaux meubles, par ma foi de toute beauté, et elle me confia qu'elle les avait achetés chez Valiquette, le meublier à la mode. — N.-G. VALIQUETTE, 477-Est rue Sainte-Catherine; téléphone Est 4132.

Le grand journal dont mon oncle Balthazar fait ses délices, — avant de le donner à l'épicière, — nous disait l'autre soir que jamais on n'avait vu autant de politiciens réunis à Montréal. Et, vraiment, le grand journal avait raison; jamais nous n'eussions pu croire qu'il en existait autant. On en voyait de superbes, qui fréquentaient les grands hôtels; d'importants, qui bousculaient les passants rue Saint-Jacques; d'affairés, qui hantaient les grands bureaux; d'expressés, qui rôdaient autour des ministres. Mais j'ai surtout remarqué, pour ma part, les amis, ceux qui avaient eu le bon esprit, une fois en ville, de faire un riche dîner. Ceux-ci, je les ai tous trouvés au Café Saint-Gabriel. Ne dites pas non, mon cher député, vous y étiez vous aussi...

La semaine dernière, toute l'Europe était révolutionnée à l'idée d'une guerre possible entre la France et l'Allemagne et déjà les correspondants militaires se tenaient prêts à partir pour le siège des hostilités. Par bonheur, la paix est de nouveau redescendue sur terre et les deux grands peuples n'en viendront pas aux prises. Plus que jamais on verra refluer les arts de la paix et plus que jamais les gens s'attacheront au sol. Cela sans doute sera le signal d'une recrudescence d'affaires dans les immeubles et un courtier à qui nous en parlons nous disait: — J'en suis persuadé, car mes ventes, au lieu de diminuer comme cela se produit souvent à l'automne, augmentent tous les jours. — Il faut vous dire que ce courtier (c'est M. Georges Marcell) vend ses terrains à un prix si raisonnable et à des conditions si accommodantes que le public ne peut se défendre de vouloir faire affaires avec lui. Ses terrains de Dorval — les Jardins de Dorval — s'envolent avec la dernière rapidité et le moment approche où il n'en restera bientôt plus. — Georges Marcell & Cie, 180 rue Saint-Jacques; téléphone Main 3791.

On croit que l'antique cité d'Umma, en Chaldée, vient d'être découverte par des Arabes nomades qui ont donné à des explorateurs des tablettes de marbre gravées en caractères cunéiformes. Ces Arabes ont aussi retrouvé des grains de blé conservés dans des vases depuis l'époque où Babylone était capitale du monde. Ces découvertes n'ont rien qui puisse nous surprendre, car nous sommes habitués à exhumer de temps en temps de ces antiquités respectées par le temps. Les grains de blé trouvés dans les pyramides germent comme s'ils avaient été récoltés l'année précédente et la chose a d'autant plus lieu de surprendre que nous savons combien la nature tend à tout corrompre. Il a fallu au génie humain bien du travail et bien des recherches pour découvrir le moyen d'empêcher le lait de se décomposer, mais il y est enfin parvenu grâce à la méthode d'homogénéisation mise en pratique dans la préparation du fameux lait *Laurentia*. Ce lait, d'une pureté sans égale, se conserve indéfiniment, et, comme la crème qu'il contient est intimement mêlée aux autres matières moins lourdes, il est plus riche et d'une saveur plus agréable que le lait ordinaire. Tous les médecins le recommandent pour l'alimentation des enfants, car il a donné les meilleurs résultats à ceux qui l'ont employé. Vous pouvez le commander de votre épicière ou directement de la Compagnie Canadienne des Produits Agricoles, 21 rue Saint-Pierre; téléphone Main 3152.

Sans m'y connaître en musique, je préfère les tons mineurs aux tons majeurs. Je les préfère pour leur douceur, leur charme attirant, leur grâce enchanteresse. — Béatrice, mon âme, jouez-moi quelque chose en mineur! — Puisque vous parlez de mineurs, repliqua-t-elle, voici qu'ils viennent de se mettre en grève. On nous annonce une hausse du charbon. — Peut-être, mais qu'il soit cher ou bon marché, je sais où prendre le mien. C'est aux entrepôts du *Diamant-Noir*, chez J.-O. Labrecque, 141 rue Wolfe; téléphone Est 2390.

Alors M. Fielding, jetant un dernier regard sur le comté de Shelburne and Queen's, s'écria: — Au diable, ingrate patrie, tu n'auras pas mes os. Et je ne te regretterai point, va... Québec, autre pays d'opéra-bouffe, m'accueillera à bras ouverts. J'y vivrai tant que je pourrai; puis, mes ressources épuisées, je me rendrai à Montréal, où ma fortune dans la spéculation est d'avance assurée. Les terrains du Plateau Bon Air réservent d'énormes profits à l'acheteur intelligent. Il n'y a pour s'en procurer qu'à s'adresser au *Credit-Métropolitain*, 79 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 6455.

M. Kermit Roosevelt, le fils de l'ex-président des États-Unis, vient de partir pour la chasse aux originaux. Cet original projet semble le passionner et il est décidé à rapporter de son expédition nombre de trophées, qu'il donnera au Muséum National de son pays. Nous devons, quant à nous, ne pouvant nous payer ces voyages toujours coûteux, nous contenter du bien-être que nous offre notre foyer. Nous nous laissons vivre quand nous n'avons pas autre chose à faire et nous jouissons en paix des délices d'une bonne table. Après le repas, notre plaisir est de fumer, et, comme nous aimons ce qui est bon, nous choisissons les meilleures cigarettes du monde. Leur arôme est délicat et parfumé, leur goût exquis et leur saveur délicieuse. Nous vous avons déjà dit que de toutes les cigarettes au monde nous préférons les *Sweet Caporal*. Elles sont à toutes supérieures.

Si, le jour où je demandai à Béatrice de m'accorder et son cœur et sa main, elle eût dit *Oh, oui, va!* au lieu de me rire au nez, mon existence eût été bien différente (ie le crois du moins) et quand j'y songe... Tiens, j'aime mieux ne pas vous dire ce que cela me fait. Avec elle, j'aurais rêvé de posséder une petite maison tout juste assez grande pour abriter notre amour... Une véranda entourée de plantes grimpanes aurait servi à nos duos passionnés des soirs d'été et un joli jardin entourant la maison à nos promenades sentimentales au clair de lune... — Et, me demanda mon ami, curieux comme toujours, où auriez-vous bâtie, cette maison? — Mais à Northmount, naturellement, sur les terrains de M. Edouard Gobier, le courtier d'immeubles bien connu dont les bureaux, 71a rue Saint-Jacques, sont chaque jour le rendez-vous d'une clientèle innombrable...

Détaché d'un journal parisien:  
Tous les Français ont lu avec émotion l'éloquent discours que M. Ernest Lavisse a adressé aux enfants du Nouvion-en-Thiérache, sa ville natale. Après la distribution des prix, l'éminent académicien alla déjeuner chez des amis. Et naturellement, à table, on parla de l'Alsace, dont il venait d'évoquer le souvenir, on critiqua les tracasseries maladroites que les autorités allemandes font subir aux habitants des pays annexés.

M. Lavisse, à ce propos, cita le petit fait suivant:

A Colmar, un apothicaire ouvre boutique et fait inscrire au-dessus de la porte le mot: "Pharmacie". Le lendemain, il est informé que la police allemande ne peut tolérer une enseigne en français. Sans protester, il fait modifier son enseigne. Il transforme "Pharmacie" en "Pharmacy", qu'il déclare être un mot anglais.

La police allemande consulte un dictionnaire, constate que ce barbarisme n'a jamais été britannique et exige qu'on le supprime dans les vingt-quatre heures.

L'apothicaire s'exécute, et dispose alors dans sa vitrine des produits pharmaceutiques exclusivement fabriqués en France. Les étiquettes de ces "spécialités", les tableaux-réclames, les annonces dont le texte est en français, sont placés en évidence.

Et sur la glace de sa vitrine, le pharmacien fait apposer, en gros caractères, cette inscription:

"Man spricht deutsch."

La police allemande ne l'a plus inquiété.

Même dans les plus reculées de nos campagnes, l'orateur de husting qui veut avoir du succès, sa cause fût-elle désespérée, doit s'habiller élégamment ou afficher au moins une mise soignée. C'est ce qui explique la course qui s'est produite tous ces derniers temps vers le seul magasin de Montréal où l'on se puisse procurer des chemises vraiment à la mode, des cravates de bon goût, des chaussures confortables et des chapeaux élégants, sans compter les gants dernier cri. Une foule de politiciens et de futurs politiques ont envahi les magasins d'Anatole, voulant voir tout son stock, le meilleur en ville et le seul inépuisable, malgré des prix renversants de bon marché. — Anatole, 81 rue Saint-Jacques.

L'Action est publiée à Montréal par Jules Fournier, tous les samedis. Adresse pour la police: rue Saint-Denis, 323.

# AU TOUR DE M. GOUIN, MAINTENANT!

On trouve parfois que nous exagérons lorsqu'il nous arrive de dire de certains journalistes ministériels qu'ils sont fous à lier. Dites cependant si l'on peut qualifier autrement l'individu qui écrivait dernièrement dans la *Presse* qu'il ne fallait avoir ni cœur ni conscience pour voter contre le ministère.

Et Gladu, pauvre Gladu, que va-t-il devenir, dans tout ça?

Va-t-il aller se blottir pour l'hiver au fond des terriers, avec les siffleurs et les putois dont il fit naguère l'éloge?

La *Presse* ose encore parler d'honneur et de respect.

As-tu bientôt fini, vieille vendue?

Certain député québécois a beaucoup fait jaser sur son compte, en ces derniers jours.

Par contre, on n'entend plus parler de ce fameux Leclerc, député de Québec-Centre au parlement provincial. Qu'est-ce qu'il devient? Espère-t-il toujours "annexer Québec à Limoilou"... "Limoilou qui m'a pour son maire", comme il disait en 1909 dans son discours-programme.

Nous rappelons aux nouveaux députés fédéraux qu'il y a quelques règles à observer aux réceptions et aux dîners du gouverneur. Ils ne doivent pas manger avec leur couteau ni se fourrer les doigts dans le nez en présence des dames. Même se curer les dents avec un canif—fut-ce un canif officiel—est regardé comme impoli. L'usage exige aussi qu'on ne fume pas la pipe dans le boudoir de l'épouse du gouverneur.

## QUEL EST LE VÉRITABLE PROPRIÉTAIRE DE LA "PRESSE"?

Une quelconque ligue pour la protection des mœurs suggère de placer en un même quartier toutes les maisons *nial femmes* de Montréal.

Si l'on adopte ce plan, il y aura bientôt beaucoup de nouveaux bureaux à louer rue Saint-Jacques, au coin de la rue Saint-Laurent.

Dans une ville des Etats-Unis, on vient de condamner un hoodler à six ans de pénitencier.

Au Canada, on se contente de les battre aux élections—quelquefois.

Catastrophe nationale! s'écrie la *Vigie* commentant le scrutin de jeudi.

Catastrophe pour la *Vigie*, peut-être. Il est assez probable en effet que l'écroulement du pont de Québec va bientôt cesser, après ce temps-ci, de payer des dividendes.

Si on avait pu trouver dans chacun des 216 comtés du pays un candidat comme M. Leduc ou un officier-rapporteur comme M. Langlois (de Sainte-Scholastique), le résultat eût sans doute été différent.

On causait, dans un groupe, la veille du scrutin. Il y avait là Chose, Machin, Un Tel, bref un tas de types des plus distingués.

—Tout de même, dit Chose, il paraît que Gervais est bien malheureux.

—Et pourquoi donc? firent tous les autres en choeur.

—Parce qu'on l'a nommé juge.

Alors M. Gonzalez Desaulniers (très sérieux):

—Eh bien! s'il n'est pas content, il est bien difficile.

Authentique.

Non moins authentique:

Cela se passe à la *Presse*, le soir fatal.

Plusieurs grosses légumes ministérielles, étroitement groupées dans un bureau de la rédaction, attendent avec effroi les "rapports" de l'Ontario, qui sont d'instant en instant plus défavorables au gouvernement. Bientôt la défaite ne peut plus faire de doute à personne.

Soudain, on voit Bijou Casgrain, éperdu de douleur, se détourner pour s'essuyer les yeux:

—Pourquoi aussi, s'écrie-t-il, pourquoi n'avoir pas attendu, pour faire les élections?... Nous avions encore deux ans devant nous!

Le directeur de l'*Action* a eu la joie de rencontrer à Côteau-du-Lac, lundi passé, dans une assemblée contradictoire, le défunt ministre de la marine.

Entre autres questions insinuant, M. Fournier a eu le plaisir de poser à M. Lemieux celle-ci:

—Monsieur, tout le monde se rappelle vos beaux discours d'avant 96, — payés \$50 pièce C. O. D., mais n'importe... Vous disiez alors: "Il y a des ministres conservateurs qui n'avaient pas le sou quand ils sont entrés au Parlement: aujourd'hui ils valent des centaines de mille piastres; ou ont-ils pris cet argent? le public a le droit de le savoir." Eh bien! ce que vous demandiez alors aux ministres conservateurs, monsieur, on vous le demande aujourd'hui à vous, ministre libéral. Quand vous êtes arrivé à Ottawa, en 1896, vous aviez votre chemise: aujourd'hui vous possédez quelque chose comme deux ou trois cents mille piastres; ou avez-vous pris cet argent?"

Pour se justifier, et pour montrer que son cas n'a rien d'analogue à celui des ministres tory, M. Lemieux formula en réplique un argument décisif. C'est que, grâce à la réciprocité, les cultivateurs vendraient leur foin beaucoup plus cher — au moins \$4 par tonne.

Le directeur de l'*Action* ayant de plus accusé la tribu des Lemieux de soutirer chaque année \$50,000 au trésor public, M. Rodolphe Lemieux répliqua que les croiseurs sont fort utiles à la défense du littoral.

Sir Frederick Borden, dans la Nouvelle-Ecosse, a été battu par un collègue.

Asselin, lui, n'a pas été battu par un collègue.

Sévigny s'est fait élire par 500 dans le comté de Dorchester, ministériel aux dernières élections.

Il n'a d'ailleurs pas fini de faire parler de lui.

Nous le retrouverons à Ottawa, dans de non moindres succès.

Un confrère anciennement ministériel a déjà trouvé le temps de nous qualifier de "journal crêchard".

Non, mais attendez un peu, s'il vous plaît...

L'état de notre lieutenant-gouverneur, M. François Langelier, s'est fort aggravé depuis le 21.

On vient de doubler le personnel de surveillance auprès du vénérable vieillard.

On avait offert à M. Béland le choix entre un portefeuille et un siège au Sénat.

M. Béland a pris le portefeuille.

Ce n'est pas la première fois qu'un pauvre diable de politicien aura lâché la proie pour l'ombre.

M. Gervais, lui, a été mieux avisé.

Il a lâché l'ombre pour la proie.

Le F.: Gustave Boyer, élu en 1908 à plus de 750 voix, s'en tire à peine, cette année, avec une pauvre petite majorité de 119.

Il attribue ce changement aux tentatives déloyales de son adversaire.

S'il faut l'en croire, en effet, M. Macdonald s'est montré sous un bien triste jour durant cette campagne.

Il n'a pas été d'équerre.

"Ce serait une faute pour les Canadiens-Français de voter contre Sir Wilfrid Laurier", écrivait la *Presse*, il n'y a pas de cela dix jours. Attrapez, braves lecteurs de M. Berthiaume.

Sir Frederick Borden est battu.

Voilà donc la politique canadienne débarassée enfin de ce vieux satyre.

On a remarqué que M. Rodolphe Lemieux a beaucoup changé, en ces derniers temps.

Depuis qu'il a tué Beauparlant, il n'est plus le même.

Les remords le rongent.

Ce pauvre Beauparlant! S'il s'intéresse encore, dans la tombe, aux choses de ce monde, il doit se sentir bien vengé.

Laissez à ses propres forces, le F.: Gustave Boyer se fit battre à plates coutures dans Vaudreuil. S'il a échappé à la défaite, quoi qu'avec une majorité réduite, il ne le doit ni à Pierre ni à Jacques, ni à M. Laurier ni à M. Rodolphe Lemieux, mais seulement à son collègue M. Pilon, député du comté de Québec.

M. Pilon jouit auprès de ses électeurs d'une popularité sans égale. I nous fait plaisir, d'ailleurs, d'ajouter qu'il la mérite amplement. Sans avoir le génie politique d'un Chamberlain ou d'un Asquith, il est aussi intelligent qu'un autre—principalement pour un député.

C'est un honnête homme, et surtout un homme d'une grande bonté. Il n'y a peut-être pas cinquante personnes, dans le comté de Vaudreuil, qu'il n'ait eu l'occasion d'obliger. Aussi ses électeurs l'adorent.

En se cramponnant aux basques d'habit de M. Pilon, le F.: Gustave Boyer a donc pu retenir 119 voix de majorité.

Vous connaissez tous, de réputation tout au moins, le célèbre *Romulus*, chiromancien, de Maisonneuve, dont l'annonce figure quotidiennement dans plusieurs journaux. Saviez-vous que ce *Romulus* s'appelle, de son vrai nom, Romulus Allard et qu'il est le frère de M. Jules Allard, ministre à Québec? C'est la pure vérité.

Il y a quelque temps, M. Jules Allard, étant de passage parmi nous, rendait donc visite à son frère de Maisonneuve. Celui-ci le reçut avec la plus grande cordialité.

Après les premières politesses:

—Dis donc, demanda *Romulus*, et qu'est-ce que tu fais à présent?

—Moi, mais je suis toujours ministre.

—Encore... fit pensivement le chiromancien.

Puis après un instant:

—Au fait, dit-il, il n'y a pas de sot métier.

Nous avons rencontré hier, rue Saint-Jacques, Asselin, Tancrede Marsil, Villeneuve, Masse et quelques autres de nos amis victimes du dernier scrutin. Tous étaient rayonnants.

Par contre, il nous a été donné d'apercevoir certains ministériels élus, tels que L.-A. Lapointe, Calixte Ethier, Ch.-A. Wilson. Ils avaient la mort dans le visage.

Morale: un nationaliste battu est encore plus heureux qu'un ministériel gagnant.

Marsil et Guimont sont l'un et l'autre sur le carreau, tout comme de vulgaires ministres. Il est vrai qu'on les a ignominieusement volés.

Mais attendez la fin! D'ici trois mois ces deux élections seront invalidées et nos deux amis auront eu le temps de prendre leur revanche.

## Bibliothèques Publiques.

Nous n'avons pas de bibliothèque municipale, si nous avons des livres "municipaux." Evidemment, c'est quelque chose, encore que ce soit peu; et il serait mal d'en médire. Il est permis toutefois d'éprouver quelque commiseration à l'endroit de ces malheureux volumes de passage, condamnés à des migrations forcées, loin de la paix des rayons, et qui, expulsés jadis du Monument National, ont été un instant menacés d'un entresol, et ont fini par trouver un asile dans un coin de l'Ecole Technique. Encore ceux-là ont-ils voyagé, au contraire de leurs congénaires, qu'une main pieuse assembla, et qui dorment à l'abri des yeux, dans une voûte. Une ironie facile trouverait dans ce dernier trait quelque symbole; mais les circonstances seules sont cause de cette réclusion.

Un jour viendra où le problème sera résolu. Les projets n'ont jamais fait faute. On en a esquissé de tous les genres, les uns plutôt modestes, les autres extravagants; mais, depuis quelques semaines, il semble que des efforts sérieux soient tentés pour doter notre ville d'une bibliothèque convenable. Espérons. Cela sera sans doute d'exécution un peu lente; mais, dans le domaine administratif, il faut savoir tenir compte d'abord et longtemps des intentions, si l'on veut que les oeuvres suivent. Le succès est toujours à ce prix.

Il est pourtant un point auquel on ne paraît pas avoir songé et qui a bien son importance: une fois le logement acquis ou construit, qu'est-ce qu'on y mettra? De quels ouvrages avons-nous surtout besoin et quelle méthode arrêterons-nous dans le choix des volumes? La chose, certes, mérite d'être discutée, si, jusqu'à ce jour, la documentation bibliographique, que nous offrons nos différentes bibliothèques, est loin d'être complète et pêche du côté de la variété. Loin de nous l'idée de jeter le moindre blâme sur ces institutions. Elles ont souffert d'un mal commun: le manque de ressources, et c'est souvent miracle qu'elles aient obtenu tels résultats avec d'aussi maigres budgets.

Ces bibliothèques contiennent beaucoup d'ouvrages littéraires et d'études historiques plus ou moins fantaisistes. Cela est logique. Ces institutions ont cherché à exciter l'intérêt du lecteur. Ceux qui lisent par unique plaisir sont les plus nombreux. On veut avoir lu le dernier roman et connaître la dernière pièce de théâtre. Certain public, déjà plus restreint, fait ses délices des critiques et ne jure volontiers que par eux, ce que les critiques abhorrent mais ce dont ils sont bien un peu la cause. En revanche, les chercheurs, ceux qui lisent pour travailler, sont plutôt clairsemés; mais leur nombre s'accroît, l'occasion venue.

Il conviendrait donc de sacrifier à la mode, à l'amusement, au sens artistique de la masse des lecteurs et que, pour ce, notre future bibliothèque possédât un ensemble d'oeuvres d'imagination dont le choix — il faut le dire en passant — importe extrêmement; mais il faudrait aussi ne pas négliger le côté sérieux et prendre soin de garnir les rayons d'ouvrages utiles, pratiques ou techniques, de textes auxquels le lecteur averti pourra recourir pour se documenter de première main. Et cela aurait en outre l'avantage de nous corriger de cette tendance que nous avons à ne pas remonter aux sources et à juger des oeuvres par ce que d'autres en ont écrit. Il faut savoir rechercher la pensée originale et la maintenir dans son cadre, retrouver le mot tel qu'il a été tracé, la phrase telle qu'elle se rattache à l'ensemble de la page, ou même du livre. — Voilà donc une réforme à faire si ce n'est pas une lacune à combler.

On pourrait citer de nombreux exemples. Restons dans le domaine de la politique générale et de l'économique. Combien d'ouvrages possédons-nous qui nous renseignent exactement sur le mouvement contemporain? Je conviens que nous possédons d'assez belles collections d'oeuvres classiques, mais les livres modernes qui traitent de ces questions sont souvent trop rares et choisis sans esprit d'ordre et de suite. Où se documenter d'un peu près sur l'Europe politique et économique de 1815 à nos jours? Où trouver des ouvrages solidement écrits sur les questions américaines ou d'Extrême-Orient? Combien avons-nous d'économistes dans nos bibliothèques: économistes et sociologues français, belges, allemands, autrichiens, italiens, anglais, américains? Les plus célèbres ont été traduits. Toutes les questions qu'ils approfondissent sont pourtant de la plus proche actualité; elles sont vitales; il faut les connaître, nous surtout qui venons après les autres et à qui l'expérience de peuples plus vieux doit servir de leçon ou d'exemple. Même en ce qui concerne les questions canadiennes, il est arrivé fréquemment à tel journaliste d'aller chercher dans les bibliothèques de Boston des documents qu'il ne pouvait trouver ici. Combien de fois faut-il se rendre à Ottawa pour retracer tel point d'histoire, sans toujours y parvenir?

Que dire des périodiques? On sait leur importance et que l'article de revue constitue aujourd'hui le moyen le plus sûr et le plus rapide d'atteindre le grand public. On lit relativement peu les livres d'ordre sévère: on consent volontiers à parcourir un article. C'est encore une mode, conforme à notre civilisation. Les auteurs s'y soumettent volontiers. Si bien que tels livres récents de Gabriel Hanotaux, par exemple, du docteur Gustave LeBon, de Paul Adam

et d'autres, ne sont que la réunion d'articles épars jetés dans les revues. Les grands critiques ne font rien autre. L'esprit seul communique à ces oeuvres quelque unité. Il suffit de coordonner les sujets et le livre est fait.

Une revue, c'est donc de l'actualité en quinze ou vingt pages. Or quelles sont les revues que nous recevons? On a, ici encore, sacrifié aux goûts artistiques et littéraires des lecteurs. On trouve assez facilement les revues d'art et de littérature. Mais les revues plus sérieuses? La bibliothèque municipale en reçoit, heureusement, un assez grand nombre; mais où se procurer les grandes revues de langue anglaise par exemple: *The Contemporary Review*; *The Fortnightly Review*; *The National Review*; *The Nineteenth Century*; *The North American Review*; *The Saturday Review*; *The Economist*; *The Journal of Political Economy*, etc., etc.?

Des bibliothèques fermées possèdent bien les collections complètes de la *Revue des Deux-Mondes* et du *Correspondant*, celles de la *Réforme Sociale* et de quelques autres périodiques français; mais où trouver l'*Economiste Européen*; le *Journal des Economistes*; la *Revue Politique et Parlementaire*; la *Revue des Sciences Politiques*; la *Revue Economique internationale*; la *Revue Historique*, et tant d'autres, sans parler des revues de droit, d'intérêts financiers, coloniaux, etc.? La plupart de ces périodiques sont à la Bibliothèque Fédérale; il en coûte un peu de les aller consulter!

Mais le tout n'est pas de recevoir les périodiques, encore faut-il les dépouiller soigneusement et porter les titres des articles qu'ils renferment sur des fiches cataloguées.

Ceci mériterait une étude plus approfondie que nous ne pouvons faire. Il suffit d'indiquer la méthode. C'est le sort des Revues, plus encore que celui des livres, que d'être détruites ou perdues. On ne les conserve pas; ou, si on les conserve, elles s'accablent, trésor complètement inutile. A propos, le *Journal de Paris* relatait récemment une initiative fort intéressante. Il serait question de fonder une sorte de succursale de la Bibliothèque Nationale où seraient classées les Revues du monde entier. On en serait venu à cette décision à cause du nombre d'articles précieux qui se perdent et qui ne sont pas reproduits. Pareille bibliothèque rendrait, certes, les plus grands services, surtout si l'on y adopte le système des fiches. En quelques minutes, le conservateur serait en mesure de fournir au lecteur soucieux de s'instruire tout ce qui a été écrit, depuis tant d'années, sur le sujet qui l'intéresse. Voilà une source de renseignements qu'il faudrait créer chez nous; elle exigera sans doute beaucoup de travail, mais elle n'en sera que plus fertile en résultats.

Il resterait à joindre, à notre bibliothèque future, une section des archives. On obtiendrait d'y transporter certains documents que possèdent la Ville et le Gouvernement provincial et qui sont accumulés dans des voûtes où il n'est pas toujours aisé de les consulter. Cela ferait la joie des curieux de vieilles choses et le bénéfice des chercheurs. Et pourquoi ne pas confier à l'un des nôtres d'aller à Paris s'instruire en cet art difficile et compliqué de déchiffrer les manuscrits anciens? Il ferait école à son tour et, sans doute, ferait naître parmi nous quelques fervents. Il est bon que notre nation grandisse en commerce et en industrie et l'on conçoit parfaitement qu'elle s'applique à tirer profit de cette vie intense qui est la nôtre; mais le passé est là qui nous invite et je ne sache pas qu'il soit sans intérêt que quelques-uns le retrouvent et le fassent revivre. Je le répète, il faut tâcher à développer chez les nôtres plus de méthode dans le travail, plus de précision dans la recherche historique et scientifique; et l'étude des vieux textes y aidera singulièrement. Notre histoire est une richesse qu'il convient de cultiver autant que les autres.

Robert Monval.

Dans Chambly-Verchères, notre ami Jos. Rainville a trouvé moyen de changer en une majorité nationaliste de 300 une majorité ministérielle de 900.

C'est à peu près la plus éclatante victoire remportée dans la Province de Québec.

C'était bien l'honorable M. Costigan, n'est-ce pas? qui permettait autrefois qu'on affichât son portrait dans les journaux pour annoncer certain remède merveilleux contre les maladies intestinales. M. Costigan trouvait que c'était là un moyen comme un autre de gagner de l'argent.

Maintenant qu'il ne touche plus que \$2,500 par année d'indemnité, ne désespérons pas de voir un jour M. Rodolphe Lemieux prêter son masque de Japonais pour des annonces d'huile de foie de morue ou d'eaux minérales purgatives.

Quant à M. Lapointe, lui, il est tout indiqué pour le vin Saint-Michel et autres toniques.

En lui donnant pour pendant M. Jetté, surtout, cela serait parfait. Suivez-nous bien... — A gauche M. Jetté avec ce simple mot: *AVANT*; à droite M. Lapointe avec l'indication: *APRES*. Et, entre les deux portraits, le certificat suivant:

"Il y a trois mois à peine, je pesais 67 livres. J'étais maigre, décharné, livide, affreux. Aujourd'hui je pèse 320, je suis gros et gras, vaillant, dodu, commissaire d'écoles et député de Saint-Jacques. (Signé) L.-A. LAPOINTE."